

## « J'aime me représenter l'écriture comme un travail technique »

Entretien avec Jean Echenoz, réalisé par Sophie Joubert, [L'Humanité](#), 13 décembre 2017

À l'occasion de l'exposition que lui consacre la Bibliothèque publique d'information (Bpi) du Centre Pompidou, Jean Echenoz revient sur une œuvre commencée en 1979 avec le Méridien de Greenwich, presque quarante ans d'écriture.



« Un roman part toujours de thèmes que je ne connais pas, qui m'intriguent, que j'ai envie d'explorer », confie Jean Echenoz. Alejandro García/Efe/Sipa

**Né en 1947, Jean Echenoz est l'auteur de 17 livres parus aux Éditions de Minuit. Il a obtenu le prix Médicis en 1983 pour *Cherokee* et le Goncourt en 1999 pour *Je m'en vais*. Après des expositions consacrées à Claude Simon et Marguerite Duras, la Bpi met en lumière le travail et l'univers de cet écrivain contemporain majeur.**

**Le titre de l'exposition, « Roman, rotor, stator », fait référence au moteur. Votre manière de travailler s'apparente-t-elle à de la mécanique de précision ?**

**JEAN ECHENOZ** J'aime bien me représenter l'écriture comme un travail technique. Une organisation un peu minutieuse me paraît être la moindre des choses. Je n'entends rien à la mécanique, mais quand j'entreprends un roman, j'ai l'impression de mettre en place un dispositif avec des systèmes de correspondances, de rimes intérieures. Je ne peux pas improviser. Je ne sais pas exactement où je vais mais j'ai un fil assez ferme pour pouvoir m'y tenir et en même temps assez souple pour pouvoir apporter des éléments imprévus.

**Le matériau documentaire est très important dans votre travail d'écriture. Savez-vous réellement de quoi part un livre ?**

**JEAN ECHENOZ** Un roman part toujours de thèmes que je ne connais pas, qui m'intriguent, que j'ai envie d'explorer. J'amasse pas mal de documentation, dont je me sers finalement assez peu, mais qui me permet d'alimenter l'histoire en cours. Pour mon premier livre, le Méridien de Greenwich, j'avais une idée de structure. C'était un système un peu arbitraire : raconter une histoire sous forme de chapitres qui seraient à chaque fois des lieux et des personnages différents. Je me souviens de la scène qui a déclenché l'écriture : sur une île isolée, un type faisait un discours politique du haut d'un balcon. Il n'en reste rien, sauf cette île.

**Avant de présenter votre premier roman aux Éditions de Minuit, en 1979, vous avez essuyé beaucoup de refus, comme vous le racontez dans votre livre sur Jérôme Lindon...**

**JEAN ECHENOZ** Je n'ai eu que des refus. À l'époque, je lisais beaucoup de romans noirs, et l'idée me plaisait de faire un livre pour la « Série noire ». En avançant dans cette histoire, je me suis rendu compte qu'elle ressemblait de moins en moins aux canons classiques du genre. Quand le livre a été fini, je n'ai même pas envisagé de le donner à une collection spécialisée car on m'aurait fichu dehors. L'idée d'être publié par les Éditions de Minuit me plaisait mais me paraissait impossible. J'ai finalement déposé mon manuscrit et tout est allé très vite.

**Quand vous rencontrez Jérôme Lindon, il est certain que vous avez beaucoup lu Robbe-Grillet...**

**JEAN ECHENOZ** Ce qui était faux. J'avais seulement lu les Gomme à 18 ans. Je n'ai pas le sentiment d'avoir une filiation quelconque avec le nouveau roman, mais certaines choses appartenant à cette petite constellation m'avaient impressionné. Dans les Gomme, j'avais été intéressé par le statut des objets, la façon de les considérer comme des entités romanesques. Chez Butor, c'était l'usage du temps.

### Étiez-vous davantage nourri de romans de genre ?

**JEAN ECHENOZ** Je lisais beaucoup. Dickens est la première lecture qui m'a marqué, quand j'étais très jeune. Mes parents étaient de grands lecteurs et je piquais tout ce qui me tombait sous la main. J'ai lu des romans noirs à la fin des années 1960, au début des années 1970. À cette époque, je lisais aussi beaucoup la Beat Generation. Le désir d'écrire remonte à l'enfance. Quand j'avais 7 ou 8 ans, ça me paraissait la chose la plus intéressante. C'est toujours le cas.

**Dans une lettre de 1983, Jean-Patrick Manchette parle de *Cherokee* comme d'un « méta-polar référentiel » qui ne devrait pas tenir debout. Étiez-vous proches ?**

**JEAN ECHENOZ** J'étais très admirateur de Manchette. Il a joué, plus que les Américains, un rôle assez important dans le mouvement qui a fait que je me suis mis à écrire. Nous sommes devenus un peu amis, nous nous voyions de temps en temps, et il avait la gentillesse de s'intéresser à ce que je faisais. À propos de *Cherokee*, il avait écrit : « Ce n'est qu'un ramas de déchets. » Je revendique un peu cette idée, un livre est toujours un ramas de déchets, en tout cas le résultat d'une accumulation d'observations, de choses entendues, lues. Je me sers beaucoup de ce que je glane en marchant, en traînant, en traversant Paris. Ce sont parfois des détails, ou des axes, qui finissent par former une petite entreprise.

**Le cinéma est très important dans vos livres... Pour l'atmosphère, les silhouettes, mais aussi comme outil littéraire. Écrivez-vous comme on place une caméra ?**

**JEAN ECHENOZ** Quand j'ai commencé à faire mes romans, je me suis aperçu que la grammaire, la forme, la rhétorique cinématographiques m'étaient très utiles. J'aime l'idée qu'on puisse placer la caméra, penser les images en termes de plans d'ensemble, de gros plans, de travellings et de montage. J'ai moins été influencé par des acteurs que par ce que je percevais du travail technique en tant que spectateur. Je n'aime pas l'idée d'être trop impliqué dans une histoire, ni les descriptions psychologiques des personnages, je préfère faire du comportementalisme.

**Votre projet est-il, à chaque livre, de subvertir un genre ? Le roman de guerre, d'aventure, policier...**

**JEAN ECHENOZ** Au début je me donnais des cadres. Pour *Cherokee*, j'ai voulu garder le schéma du roman policier, pour l'*Équipée malaise*, je me suis demandé ce qu'impliquerait d'écrire un roman d'aventures. Cela supposait une panoplie : une partie maritime et, de fil en aiguille, une tempête, une mutinerie... Pour *Lac*, j'ai eu envie d'aller du côté du roman d'espionnage. Après, je me suis senti un peu plus libre.

**Comment est né le cycle des vies imaginaires, *Ravel*, *Courir* (sur Emil Zatopek), *Des éclairs* (sur l'ingénieur Nikola Tesla) ?**

**JEAN ECHENOZ** Après *Au piano*, je n'étais plus très à l'aise avec l'idée de la fiction telle que je l'avais fabriquée jusque-là. Une façon de s'en sortir était de faire un roman situé dans l'entre-deux-guerres, alors que jusque-là tous mes livres se passaient au présent. Je voulais écrire une fiction avec en arrière-plan des personnages réels, comme des apparitions fugitives. J'ai tout de suite pensé à Maurice Ravel. Et comme j'ai toujours besoin de me documenter sur des sujets ou des personnages secondaires, j'ai fait des recherches. Je connaissais bien sa musique, sa maison, et j'ai lu tout ce que je pouvais trouver. Ce personnage tout à fait secondaire m'a volé mon projet de départ. Ce livre a été horriblement difficile, parce que je devais à la fois être fidèle au fil biographique et m'autoriser, de façon très surveillée, de grandes libertés.

**Et pour les autres ?**

**JEAN ECHENOZ** J'ai eu envie de faire le même travail sur un seul personnage dans un domaine tout à fait différent, auquel je ne connaissais rien, en l'occurrence l'athlétisme. Comme il n'existait aucun livre sur Emil Zatopek, j'ai dépouillé tous les numéros de *l'Équipe* de 1945 à la fin de sa carrière sportive, à la fin des années 1950. Ensuite, j'ai eu envie de travailler sur un scientifique, un autre domaine auquel je suis très étranger. Après avoir fait ces trois livres, j'ai pris conscience que je pouvais en faire indéfiniment sur le même mode et, surtout, cela commençait à être moins difficile. Et quand cela devient facile, ce n'est pas bon.

**Un livre est-il toujours une lutte ?**

**JEAN ECHENOZ** Même si corrélativement cela peut être un peu décourageant, c'est quand même plus excitant quand il y a des obstacles, des problèmes à résoudre. Sinon, c'est de la répétition, autant dire la mort. Les deux livres les plus difficiles ont été *Cherokee* et *Ravel*. C'est encore plus compliqué de centrer un livre sur un seul personnage, car avec une multiplicité de personnages on peut faire des choses plus rythmiques. Le bruit que ça fait, la dimension sonore, est à la fin ce qui m'importe le plus.

**Avec votre dernier livre, *Envoyée spéciale*, un faux roman d'espionnage, vous êtes revenu au présent. Vous abandonnez les vies imaginaires au moment où de nombreux auteurs s'emparent du réel et de l'histoire...**

**JEAN ECHENOZ** Je n'ai rien inventé mais je lis parfois dans la presse le terme d'exofiction, c'est la nouvelle mode. Cela ne m'intéresse plus trop. De toute façon, il ne faut pas être dupe, le *Ravel* que j'ai fabriqué n'a rien à voir avec le *Ravel* réel. Quand *Courir* a été traduit en République tchèque, la veuve de Zatopek était indignée et elle a essayé d'imposer à l'éditeur une préface intitulée : « Tout est faux ». Sans doute avait-elle raison, mais j'étais resté au plus près de Zatopek.

Voir "[Le monde d'Echenoz à livre ouvert](#)" (l'exposition)